

THIERRY VAN EYLL

LA JEUNE DANSEUSE DU TEMPS DES ANGES

L'Histoire

ABSTRACT: She danced at a time when the world was changing. Still a young girl, she loved dancing and animals, but the rest of what she was living at her age often seemed tasteless to her. She dreamed sometimes of being a great lover, sometimes a saint, but her mother counted on her for something else. One evening she was dancing in front of her parents and their guest, and her dance was impressive. However, she still had to look for ideas that would move her dance from improvisation to a more elaborate art. Her mother felt threatened by a preacher who maybe had violent disciples. Considering a sort of preventive revenge, she became threatening herself. The guest presented himself as a possible second arbiter between her and the preacher. The first arbiter, the king, unwilling to release the preacher, exile him, or condemn him to death, was slow to make a decision. The theatre of their confrontation also includes the sequences of a strange oratorio, since a new religion began to convert a few people. New ways of thinking and living would soon prevail. Salomé's story is our story. It is the beginning of the world that has been ours for two thousand years.

KEYWORDS: Show; Enthusiasm; Danger; Tenderness; Prophecy; New era; Change of mentality.

|

La jeune fille a fait rire ses parents en employant les mots "amour" et "sensualité."

Sa place, à la table où le repas se terminait, était vide. Elle parlait depuis un divan un peu à l'écart. Allongée.

"N'aborde pas ces sujets, attends d'en savoir plus" lui dit sa mère.

— Pourquoi les saveurs sont-elles si brèves? Très vite ce que j'avais sur la langue devenait fade et je devais en prendre une autre bouchée. Vous ne remarquez jamais ce genre de choses?

— Tu es trop jeune pour nous donner des commentaires sur les plaisirs et les déceptions."

On ne mangeait plus, mais la conversation se prolongeait. Quand l'invité a parlé d'Izatès, elle a voulu savoir qui était Izatès.

“C’est le roi d’Adiabène, a répondu son beau-père. Tu as un roi devant toi, qu’as-tu besoin d’imaginer un autre royaume? Qu’y-aurait-il de plus ailleurs? Tu veux nous offenser?”

— Moi? J’offense quelqu’un?

— Ta mère est princesse et son mari est roi. On dirait que tu l’oublies. Si tu n’es pas fière de ta famille, tu pourrais au moins ne pas tout oublier. Famille qui d’ailleurs contenterait bien des enfants.

— Je veux voyager, dit-elle, et surtout j’irai dans votre ville, consul.”

L’invité de ses parents peut-être était proconsul, ou gouverneur, ou préfet ou sénateur, mais il ne tiquait pas quand on s’adressait à lui en l’appelant consul.

“Tu ne connais personne à Rome, dit le roi.

— J’y ferais des rencontres, et même de quelqu’un que j’aimerais, et j’y serais aimée.

— Tu n’auras pas à chercher si loin. Un jour un homme de Jezréel, ou d’Eilat, ou de Jérusalem sera ton amoureux.

— Je préférerais un amoureux de Rome, dit-elle.

— Quand j’avais ton âge, lui dit l’invité, je rêvais d’Athènes comme tu rêves de Rome. J’aimais le mot ‘hubris’ et d’autres mots grecs.

— ‘Hubris’ est une chose aimable?

— Pas du tout. C’est ce qu’il faut éviter. L’excès. Il faut éviter les excès. Y compris peut-être les illusions excessives, dit l’invité, en souriant. Les charmes de Rome sont nombreux, mais ne produisent pas de prodiges, les sensations agréables n’y durent pas plus longtemps qu’ailleurs.

— Et c’est un Romain qui te le dit, dit la princesse.

— Vous autres, Romains, souvent vous cherchez la sagesse chez les philosophes grecs, moi je l’ai trouvée chez Jésus ben Sira, dit le roi.

— C’est lui qui a écrit: ‘Aucune vanité n’est nouvelle sous le soleil’, dit le consul. Je ne l’ai pas lu mais je connais cette phrase.”

Au début, la jeune fille a eu l’impression que ses parents et l’invité étaient d’accord, ou faisaient semblant d’être d’accord, à presque tous les sujets. Ensuite il a été question du prophète Jean et des divergences sont apparues.

“Jean parle à tout le monde et son baptême a du succès, dit le roi. Il s’adressait au percepteur des impôts quand il a été arrêté. Les impôts et les péages ne sont pourtant pas de son ressort. De combien d’affaires compte-t-il se mêler? Pour que personne ne lui échappe, il cherche à séduire les uns et les bénit, il juge les autres et voudrait les condamner. Avec ses disciples il s’occuperait des cultes et des mariages, des héritages et des aumônes, et même les morts devraient leur obéir. Une bande et son Dieu auraient sur nous tous un pouvoir absolu. Cette religion fait des promesses jusque sur les tombes, disant aux morts que tôt ou tard la résurrection les remettra debout. Les morts se frotteront les yeux, et puis seront conduits, quelques-uns, à la plus belle des fêtes, tandis que tous les autres, jetés pêle-mêle dans des caves, y subiront sans fin de petits ou de grands châtements.

— Il a été véhément, ça fait partie du métier de prophète, il a même poussé des cris, mais c'est fini" dit le consul.

La princesse l'a regardé comme on regarde un enfant qui vient de dire une bêtise ou comme si elle avait constaté que quelque chose était à l'envers. Il est vrai que déjà deux fois il avait été maladroit. Il avait renversé sa coupe de vin, et un peu plus tard, quand il avait fait avec son coude un geste bizarre, elle avait été légèrement cognée par lui. Il s'était excusé en disant qu'il n'était pas gaucher de naissance. Sa main droite avait été blessée dans son enfance par son frère, au cours d'un jeu qui était devenu un accident. Il n'a jamais eu l'habileté de la main gauche qu'ont les gauchers qui le sont depuis toujours. De temps en temps elle avait regardé furtivement sa main droite, sans rien y voir de l'ordre d'une infirmité.

Depuis quelques instants la conversation s'était arrêtée. Le roi a remué un peu, comme quelqu'un qui va parler en ajoutant à sa phrase un geste, mais il n'a rien dit.

S'étant à-moitié relevée, la jeune fille se tenait assise sur son divan. Elle a interrompu le silence. "Qu'est-ce que le baptême? voulait-elle savoir.

— C'est le nouveau rite, dit le roi. C'est le nouveau prêtre. Il immerge ses adeptes dans l'eau d'une rivière ou d'un lac, en prononçant des paroles de magicien. Il assure que ce rite a des effets puissants. Il serait même la première étape nous conduisant à la vie éternelle. Aucun résultat n'apparaît immédiatement. La vie du baptisé continue comme la vie de n'importe qui, mais un jour il entrera dans le monde où rien ne finit jamais.

— Il a beaucoup menacé, il a beaucoup promis, dit le consul, mais il était content d'avoir son public et se montrait un peu plus calme. Il était même devenu modeste.

— Avez-vous déjà subi la proximité de quelqu'un qui vous insulte et qui pourrait vous détruire? dit la princesse. Comment pouvez-vous parler de lui si mollement, parler si mollement d'un homme haineux? Avec ma fille que j'aime, avec l'homme souvent faible que j'aime quand même, je serais heureuse s'il n'y avait dans les parages ce vociférateur qui rêve de me supprimer.

— Quand ai-je été faible? a demandé le roi.

— Depuis des jours et des jours tu ne prends aucune décision, sauf pour des choses de peu d'importance.

— Tu surestimes beaucoup ton méchant prêcheur, dit-il. Il ne tuera que des moustiques. Il ne sera jamais qu'un bourreau imaginaire.

— C'est un homme pieux qui n'a jamais assassiné personne, dit le consul.

— Il me hait, dit-elle.

— Haïr n'est pas assassiner, dit le consul.

— Il y a des haines et des malédictions qui finissent par avoir de l'effet, dit-elle. Il n'est plus seul. La haine est contagieuse. A cause de lui, combien de personnes me haïssent? Combien de personnes me maudissent?

— Maudire n'est pas assassiner, dit le consul. S'est-il un jour, seul ou avec d'autres, violemment jeté sur vous?

— Non. Nous l'avons enfermé à temps, dit-elle.

— Pourquoi avoir peur de quelqu'un qui pense à se retirer? Il n'est pas un vieillard et cependant annonce déjà qu'il va céder sa place.

— Se retirer, non, pas du tout. Il cherche à fonder une religion nouvelle, et le fait avec enthousiasme. Même vieux et malade, il ne lâcherait rien.

— C'est aux puissants que s'en prennent les prophètes, dit le roi. Les femmes n'ont rien à craindre, ou seulement les Cléopâtre. Soyons sérieux et vigilants, parlons politique. Les religions commettent parfois des crimes, et jusque dans des palais. Des rois ont été renversés. Les religions sont des guerres.

— N'exagérons rien, dit le consul. Une religion s'use ou commet des erreurs et perd de sa force. Il n'est pas surprenant qu'une plus jeune veuille prendre sa place. Mais pourquoi s'affoler? Peut-être le fera-t-elle sans danger pour personne."

La jeune fille s'est rallongée. Elle a passé la main derrière la tête et a soulevé une partie de sa noire chevelure. La conversation s'est arrêtée un moment. Elle a laissé retomber ses cheveux. "Qui fonde une religion? Jean le baptiseur ou le nouveau Jésus? a-t-elle demandé.

— A condition que leurs discours n'agitent pas la foule et ne provoquent pas d'émeute, soyons accueillants, dit le consul. Accueillons une ou deux religions de plus.

— De l'une ou de l'autre, ou des deux, j'ai peur, dit la princesse.

— Quel homme a pour principal désir de faire du mal à une femme? Sûrement pas lui. Sûrement pas un prophète. Jean prépare Jésus. Ensemble ou l'un après l'autre, ils proposeront une nouvelle croyance et de nouvelles lois. C'est un projet de grande envergure, et qui n'implique nullement de s'en prendre à votre personne.

— Vous ne l'avez donc jamais entendu? De lui, qui m'a mis sur sa liste mortelle, et de son successeur, je n'attends que du malheur.

— Quelle liste?

— Il a dressé la liste des gens dont la conduite est si scandaleuse qu'ils dégoûtent même les enfants. Ces gens ne doivent plus vivre. Notre prophète pousse vivement à les faire disparaître et j'ai le sinistre honneur de figurer parmi les cibles qu'il désigne.

— A quel titre? Qu'avez-vous fait pour attirer l'attention au point d'interrompre le jeu des enfants? Et qui même pourrait les horrifier?

— Il m'accuse d'être aussi bigame qu'Abraham, et de plus je dormirais dans le lit de mon oncle. Non, je ne suis pas bigame. Non, je n'ai pas épousé mon oncle. D'ailleurs, si ma fille avait des parents malsains, elle ne devrait pas en souffrir. Un prophète ne devrait souhaiter le malheur de nul enfant, de nul parent.

— Quel mal peut vous faire un prophète enfermé?

— Prisonnier trop près de moi, dit-elle. Tant qu'il vivra j'aurai peur qu'un complice réussisse à le libérer."

De nouveau, la jeune fille se touchait les cheveux. Le consul l'a regardée mais assez vite a repris sa réflexion.

"L'homme, dont vous craignez que le zèle ne devienne violence, est mal informé, dit-il. Parlez-lui. Détrompez-le. Il ne sera plus tenté de vous agresser.

— J'irais, en lui racontant ma vie, le supplier de changer d'avis à mon sujet? dit la princesse.

— Quelques confidences, avec une importante mise au point, ne seraient pas un effort énorme, pour que plus personne ne vous menace.

— Jamais je ne laisserai s'approcher de moi celui qui ne pense qu'à m'attaquer.

— Mais si. Convoquez-le. Et même faites-le maintenant. Profitez de ma présence. Je serai le truchement grâce auquel votre adversaire ne sera plus un adversaire.

La jeune fille à nouveau levait la main pour toucher ses cheveux. Elle a enroulé un doigt dans une mèche qui lui pendait sur la tempe.

“Les Grecs ont un mot pour ce geste, lui dit le consul. Un mot très long pour une très petite chose.

— Quel geste?

— L'envie de se toucher les cheveux ou même d'en arracher quelques-uns. Trichotillomanie. Qu'on peut abrégé en trichomanie.

— Je ne retiendrai jamais un mot pareil.

— C'est facile pourtant. Il commence comme 'tricoter'.

— J'aimerais penser à des cheveux, j'aimerais penser à des doigts qui jouent, mais il faudrait pour cela la paix, dit la princesse.

— Un dialogue peut amener la paix, dit le consul.

— Dois-je me laisser aborder par cet homme? dit le roi qui semblait réfléchir à haute voix plutôt qu'interroger quelqu'un. Moi qui suis roi, je descendrais au rang de simple ambassadeur, de plus négociant avec n'importe quel quémandeur ou protestataire.

— A chercher la solution d'un conflit, un roi ne s'abaisse pas, dit le consul.

— Je perdrais mon temps à jouer la comédie de peser le pour et le contre, alors que je suis tout-à-fait pour ma princesse.

— Si tu es tout-à-fait pour moi, tue-le, dit-elle. Qu'il disparaisse, et montre- le moi. Une disparition dont on peut douter n'est pas une disparition. Donne- moi sa tête sur un plateau.

— Pour mettre un homme à mort, un caprice n'est pas une raison suffisante, dit le consul.

— Un caprice! Quand quelqu'un doit mourir! Lui ou moi. Je veux sa mort, et qu'elle vienne à temps pour empêcher la mienne. Oui, je suis la créature capricieuse qui veut rester en vie. Est-ce un tel scandale? Tous les anges du ciel me regardent-ils avec dégoût? Ou comprenant mes sentiments et mes paroles, espèrent-ils que je sois protégée?

— Si vous croyez courir un risque extrême, vous devez en convaincre vos potentiels protecteurs, dit le consul. Prouvez-le.

— En faisant quoi? L'animal sur le point de mourir? Je serais l'agneau se précipitant vers le sacrificateur prêt à le frapper.

— Dans quel danger vous met un prophète sans couteau?

— Il a des disciples et quelques-uns se promènent avec des armes.

— Apaisez leur imagination. Pour désarmer les disciples, il faut calmer le maître. Essayer d’avoir un effet sur le maître. Il cessera de croire qu’il doit vous viser avec hostilité.”

La jeune fille a regardé par terre, et puis s’est levée, comme si elle voulait sortir.

“Que cherches-tu? lui a demandé le roi. As-tu la bague que je t’ai offerte?”

— Je ne la porte pas mais ne l’ai pas perdue.

— Tu aurais mieux fait d’attendre ses dix-huit ans, pour lui offrir une bague, dit la princesse.

— Peut-être grandira-t-elle encore, mais elle a déjà ses doigts d’adultes, dit-il. Viens près de nous, ma fille.”

Se ravisant, se rasseyant, elle est restée à la même place.

“Tu trouves incorrect que je t’appelle ma fille?” a-t-il demandé.

— Pas du tout. Tu t’en es aperçu, j’espère. Que tu ne sois pas mon père ne m’empêche pas d’avoir de l’affection pour toi.

— Est-ce la nouvelle mode qui te dérange? a-t-il demandé. Moi cette idée, une table plus haute, et des sièges, m’a plu tout de suite.

— Je préférerais quand nous mangions allongés, dit-elle.

— Le monde change, dit-il. L’air de rien, de petites inventions nous imposent des habitudes nouvelles et nous passons d’une époque à une autre.

— N’exagérons rien, nous n’entrons pas dans une ère nouvelle, dit le consul, mais en effet manger assis est plus commode.

— Avec le recul je trouve aux repas couchés un côté sale, dit la princesse. Les convives avaient l’air de cochons qu’une auge réunit.

— Ce ne sera pas la seule chose qui aura changé depuis mon enfance, dit le roi. Il me semble que les idées et les pratiques religieuses ont pris chez certaines personnes une tournure hostile qu’elles n’avaient pas autrefois. On dirait qu’elles croient moins pour elles-mêmes que contre les autres.”

A nouveau la jeune fille soulevait derrière sa tête une partie de sa chevelure.

“Lève-toi et danse, au lieu de seulement remuer tes cheveux, lui dit le roi. Tu danses si bien. Montre-nous comment tu danses.

— Pas aujourd’hui, dit-elle.

— Tu en es capable à tout moment, dit-il.

— Quand c’est mon désir, dit-elle.

— Tu es bien habillée, tu oses te maquiller, parfois même un peu trop, ne me dis pas que c’est pour ne pas te montrer.

— Il me faudrait des musiciens, dit-elle. Au minimum un musicien.

— Sans musique tu n’es pas paralysée. Si tu peux bouger, tu peux danser, ce ne serait pas un miracle.

— Pas tout de suite” dit-elle.

Elle avait laissé retomber ses cheveux et son autre main avait tiré de derrière son divan une petite brosse en argent.

“Ne te brosse pas les cheveux à table, lui dit sa mère.

- Je ne suis pas à table, ce que d'ailleurs vous me reprochez.
- Oui, viens plus près de nous, dit le roi.
- Je suis très bien ici, dit-elle, et je vous écoute.
- Tout de même j'ai parfois l'impression que je compte moins que la danse et que les animaux, dit la princesse.
- Quels animaux? a demandé le consul.
- Elle est plus touchée par la beauté et par la sensibilité d'un chevreuil que par ce qui concerne sa mère, dit la princesse. Qui se soucie de moi? Ne suis-je entourée que de personnages passifs? Quelle faible famille! Un roi faible et ma fille qui ces jours-ci ne pense qu'aux merveilles de la danse et qu'aux mésaventures de la faune.
- Crois-tu vraiment qu'une mauvaise nouvelle à ton sujet me laisserait indifférente? Qui peut supporter la souffrance de sa mère? dit Salomé.
- Si nous écoutions son amour des animaux, nous aurions un singe à table, dit la princesse.
- Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Quand j'étais petite, tu me trouvais trop sensible à ce qui arrivait aux adultes. Tu me disais que les adultes n'ont pas à faire peser leurs chagrins sur leurs enfants. Souviens-toi aussi du jour où tu es tombée dans un escalier. Tu gisais sur les dalles en bas des marches et tu étais étourdie. Assez vite tu as pu te relever, et tu étais indemne, mais je m'étais inquiétée au point d'en attraper une vilaine fièvre.
- Peut-être par pure coïncidence, tu as été malade pendant une semaine après cet incident. Mais tu as raison, je viens de prononcer quelques mots injustes. Et même très injustes, puisque c'est surtout sur toi que je compte. Sur toi beaucoup plus que sur celui qui n'est plus un roi. Un roi qui ne peut pas décapiter est-il encore un roi?
- Je vais vous surprendre, dit le roi. Je n'hésite plus, je lui parle.”
- Il a appelé un officier et lui a donné l'ordre de faire venir le prisonnier.
- “Vous aussi, vous pourrez lui parler et l'interroger, dit-il. Nous verrons de quoi il essaiera de nous convaincre. Qu'osera-t-il nous déclarer, devant quoi tous nos devrions nous incliner? Qu'il a reçu un message lui donnant la mission de punir quelqu'un? Un message d'une origine indiscutable?”
- L'écouter est une faiblesse, dit la princesse.
- Que je sache, il n'a aucun pouvoir sur moi, dit le roi.
- Il aura peut-être le talent de te troubler et de te faire perdre tes moyens.
- J'ai discuté avec l'un des admirateurs de Jean, dit le consul. Il trouve cohérente et convaincante la vision du monde et de la vie qui est celle de Jean. Il dit que les différents éléments de sa croyance sont bien agencés et forme un ensemble que même un philosophe pourrait approuver.
- Ce que seul ou aidé par des partisans compétents, il a mis au point, ne va pas nous dominer, dit le roi. Je doute que sa doctrine et son enseignement soient irrésistibles.
- Tu as tort de laisser l'esprit de ces gens entrer chez nous, dit la princesse.

— Je suis d’humeur à croire que nous aurons de la chance et que cette rencontre se passera bien. Quand il sera devant nous, il cessera de nous imaginer, il cessera de nous attribuer d’innombrables méfaits.

— Tu as le vin versatile, dit-elle. Tantôt maussade, tantôt gaiement naïf. Espère une conversation courtoise, tant que tu y es!”

Il voulait se resservir du vin, mais d’un geste elle l’en a empêché.

“En attendant, danse, ma fille, dit-il.

— Si tu nous dansais la danse de David? dit la princesse. Elle est magnifique et tu la danses si bien.

— Moi je préfère les danses sans sujet, sans histoire” dit le roi.

La jeune fille l’a regardé en souriant.

“Pourquoi me regardes-tu comme ça? a-t-il demandé.

— Vous êtes ridicules tous les trois, raides comme des piquets autour de la table.

— Tu as une étrange idée des piquets, dit le roi. Les piquets ne s’assoient pas. Si nous quittons la table pour passer aux divans, danseras-tu pour nous?”

Elle n’a pas répondu. Tout de même les trois convives se sont levés et déplacés. La princesse et le consul se sont assis sur un divan. Le roi, qui s’est rapproché un peu de la jeune fille, restait debout.

“Ne refuse pas tout, dit-il. Ne refuse pas de venir près de moi, ne refuse pas de danser pour moi. Tu es ma fille parce que tu es aimée comme une fille est aimée. Danse pour celui qui t’aime. Puisque tu aimes danser, danse pour qui tu veux. Pour moi, ou pour toi-même, ou pour tous, ou pour personne. Aie la bonté de le faire, même si tu ne sais pas pour qui.”

Soudain la jeune fille n’a plus refusé. N’a plus hésité. Elle s’est levée et s’est élancée, tandis que le roi s’est assis sur le divan qu’elle quittait.

Elle dessinait des courbes, s’arrêtait, se renversait, s’immobilisait à nouveau, se penchait, se redressait.

Le consul et le roi regardaient ses mouvements et ses pauses. La princesse regardait les hommes qui regardaient sa fille. Qui la regardaient comme une nouvelle venue. Elle n’était plus une petite fille qui jouerait, pendant une fête d’enfants, à se farder les joues et à se déguiser, son corps avait soudain plus d’ampleur, pour attirer le regard et l’imagination.

Quand elle s’est un moment tenue dans une immobilité de statue, le roi en a profité pour lui dire: “Tes ondulations sont à elles seules de la musique. Personne ne regrette l’absence de musiciens.” Et la princesse a dit: “Ce n’était pas la danse de David, mais quand même tu étais magnifique. J’étais autrefois peu exaltée par le spectacle de la danse, mais quand je vois ma fille danser, je suis admirative et la crois capable de tout.”

Salomé a étiré une jambe et s’est remise à danser.

Par moments elle écartait les bras et les jambes, de profil, comme si elle voulait alors être large pour elle-même, en même temps qu’étroite aux yeux des autres. A d’autres moments elle s’élargissait sans le cacher, et puis redevenait fine, tantôt semblant volume en expansion, tantôt se rassemblant sur elle-même dans une position solide.

Quand elle a cessé de danser, elle est restée un moment immobile, pensive.

“La plupart des gaspillages n’ont aucun charme, mais les gestes gratuits du déroulement de ta danse me ravissent, lui dit le roi. Tes gestes ne transportaient rien, ne fabriquaient rien. La danse vit pour vivre, sans mémoire et sans projet, et tu t’élançais pour t’élaner. J’ai reçu le gaspillage de ton corps comme une offrande.”

Il s’est levé un moment, mais comme il y avait assez de place sur le divan pour elle et lui, ils se sont assis côte à côte.

“Remarquable danseuse, dit le consul. Jeune danseuse belle et déjà grande, et dont je ne connais même pas le nom.

— Elle recevait à sa naissance le beau nom de Bérénice, mais depuis quelques mois elle veut décider elle-même de tout, dit la princesse. Elle a désiré changer, elle préfère Salomé, nous l’appelons Salomé.

— Merci à tous les trois, dit le consul. Merci pour ce repas. Merci pour cette danse.

— Prolongeons un peu cette soirée, dit le roi. Si vous voulez, nous ne serons dérangés par personne. Je peux annuler son apparition. Je parle du prisonnier furieux. Il peut venir quand vous ne serez plus ici ou même ne venir jamais. Il restera ainsi un absent qui n’aura gâché aucun de nos moments.

— En effet, les repas ordinaires ont aussi leur charme, dit le consul.

— Que voulez-vous dire? a demandé la princesse.

— Un simple repas sans la question de choisir pour un prisonnier la vie ou la mort.

— Oublions-le, dit le roi.

— Libérez-le, dit le consul.

— Le libérer! Je n’accorde donc jamais assez! dit le roi. Je devrais d’emblée céder sur toute la ligne!

— Il ne doit jamais être libre! Ce serait insensé! dit la princesse. Je serais la première femme sur laquelle il bondirait!

— Il fait en prison plus de bruit qu’en liberté, et c’est à cause de vous qu’il est enfermé, dit le consul. Libre, sa colère tombera. Il cessera de... il cessera de vous...

— Vous l’avez déjà dit, mais je n’y crois pas, dit-elle.

— Il cessera de vous en vouloir et de croire qu’il doit lancer contre vous ses recrues.

— La patience! Aujourd’hui c’est tout ce que les hommes trouvent à faire! Me conseiller la patience! Heureusement j’ai une fille. Heureusement Salomé existe. Salomé, tu es beaucoup plus qu’une danseuse et tu vas me sauver. La jeunesse et le passé vont me sauver.

— Quel passé? a demandé le roi.

— Les femmes d’autrefois. Qui connaît ici les histoires de Rahab, de Judith, d’Esther? Qui connaît l’histoire de leur courage?

— Judith, est-ce la reine qui a décapité un roi? dit le consul.

— Décapité un roi! dit le roi, portant la main sur sa gorge, comme si elle était menacée.

— Non, elle n'était pas reine, mais elle a osé ce que souvent un homme, roi ou simple soldat, solitaire ou membre d'un groupe, n'a pas osé, et par l'audace de cette femme un pays tout entier a été sauvé.

— Couper une tête, dit le consul. Non, vous avez envie plutôt d'être une bonne mère, et ne ferez pas de votre fille un bourreau. Que tenez-vous à lui confier? Certainement vous avez d'autres désirs que celui de lui transmettre une hache.

— N'écoutons pas, ma fille, l'étranger pour qui nous ne sommes rien. Si ta mère a besoin d'une Judith, auras-tu la force de faire ce qu'il faut?

— De préférence je serais actrice, dit Salomé. Volontiers je me contenterais de jouer la scène ou seulement même d'en parler.

— Tu feras beaucoup plus que jouer, dit la princesse. Tu seras capable de choisir et d'oser, et tu seras assez forte pour que ta mère survive. Tu devras choisir et tu choisiras bien.

— Réfléchis avant de me jeter dans une telle réalité, dit Salomé.

— Tu ne refuseras pas de te servir d'un couteau ou d'un complice, dit la princesse.

— Réfléchis, mère, et tu auras peut-être d'autres réalités à me proposer.

— A une danseuse il faut donner d'autres idées" dit le consul.

Il s'est lancé dans des considérations un peu confuses sur la danse, les idées, l'innocence, et le roi l'encourageait à développer. La spontanéité ne suffit pas, la danse est de l'architecture en mouvement: de quelles idées a besoin la série des actes d'un danseur, pour passer de l'improvisation à la construction? Etonnée devant tout ce qu'il y avait dans la danse et en elle-même... matière, mouvements, philosophie... Salomé posait quelques questions.

La princesse n'a rien dit à ce sujet ni à d'autres dont ils ont aussi discuté.

Soudain elle s'est adressée à Salomé en lui disant: "Je peux te demander quelque chose de moins difficile, pour me protéger. Pars avec moi. Allons à Rome. A Rome, loin de l'imprécateur dangereux, je serais en sécurité.

— Tu ne feras pas ça, tu ne me quitteras pas, dit le roi.

— Je devrais. Nous partirions toutes les deux, et toi tu resterais ici, pour ne pas abandonner ton royaume, dit-elle.

— Tu n'es pas sérieuse, dit-il.

— En effet, cette idée qui vient de me passer par la tête n'est pas encore sérieuse.

— Salomé, toi aussi tu menacerais de me quitter?" a-t-il demandé.

Elle n'a pas répondu.

"Ta mère plaisante, et tu n'y penses pas toi non plus, dit-il.

— Quand je partirai à Rome, ce ne sera pas contre toi" dit Salomé.

Il y a eu du bruit. Trois personnes sont entrées. C'était le prisonnier qui arrivait. Le prisonnier aux coudes écartés par les deux gardiens, chacun d'eux le tenant par l'un de ses bras. Son visage était pâle et ses mains presque blanches.

"Que fais-je-ici? dit-il. Je serais libre, je donnerais des coups de pieds dans votre vaisselle, dans vos étoffes, dans vos cuivres, et même je voudrais voir s'écrouler sur vous les plafonds et le toit.

— Voilà l'homme au sujet duquel vous avez tant des scrupules, dit la princesse.

— Nous allons te lâcher et tu seras sage et ne casseras rien du tout, dit le roi. N'es-tu pas une sorte de messenger? Les messagers ne viennent pas pour casser, que je sache.

— Pourquoi suis-je amené devant vous? dit Jean. Je ne partage rien avec vous, je n'attends rien de vous. Je préférerais me noyer que d'avoir à vous fréquenter.

— Lâchez-le, mais surveillez-le, dit le roi aux gardiens.

Les gardiens l'ont lâché mais continuaient de l'entourer.

— Pas la peine de le surveiller de si près; dit le roi.

— Qu'on lui donne un siège, puisque tous les honneurs lui sont dus, semble-t-il" dit la princesse.

Un serviteur est venu placer un siège derrière lui, mais Jean est resté debout. Les gardiens se sont écartés, et l'un d'eux est même aller s'asseoir sur un siège le long d'un mur.

"Ne le surveillez tout de même pas de trop loin, dit le roi.

— Ma geôle est infecte, et pourtant c'est ici, dans le palais des corrompus, que se trouve le plus de saleté, dit Jean. Les parfums, les maquillages et le luxe sont impuissants à cacher la dépravation.

— Tu as tort de t'en prendre à moi, dit le roi. Je pourrais empêcher qu'on t'élimine.

— Tu ne peux rien contre moi. Tes jours sont comptés. Tu es le roi de l'éphémère. Moi, mon Roi triomphe de la mort et je me soumetts à lui seul.

— Je fais partie des simples mortels: tu m'apprends quelque chose, dit le roi, moqueur. Toi, quel genre d'homme es-tu?

— Je serais peu de chose si je n'avais la plus belle des missions. Je suis l'avant-coureur de celui qui est la Vérité, la Justice et la Victoire de la Vie. Il passera de la souffrance au triomphe et sera le Roi des Rois. Ton palais sera depuis longtemps en ruines, quand partout dans le monde des bâtiments auront été érigés pour accueillir les assemblées ferventes, les assemblées qui régulièrement se réuniront pour l'honorer.

— Et bien sûr le Roi des Rois règnera mille ans, dit le roi, moqueur.

— Tu l'as dit! De ta bouche a jailli la vérité dont tu ne veux pas. Le premier règne de Jésus durera mille ans. Ensuite il devra combattre Satan qui aura réussi à s'enfuir de l'enfer. Une fois Satan vaincu, ou redevenu l'ange qu'il était autrefois, le règne de Jésus sera sans fin.

— Combien d'anges seront bons, comme celui qui a sauvé Isaac, et combien feront encore le mal? a demandé Salomé.

— Je n'ai plus besoin d'un ange qui me protège, dit Jean. Je vivrai toujours. Mon Seigneur a fait de moi un être immortel.

— Que font les anges, depuis qu'ils sont oisifs? a demandé Salomé.

— Ce n'est pas le moment, dit la princesse.

— Il peut beaucoup nous révéler, laisse-moi l'interroger.

— Ce n'est pas le moment de penser aux anges, Salomé. Tu parles trop, alors que ce n'est pas toi qui dois d'urgence te défendre.

— Dis-moi, prophète, a demandé Salomé, toi qui es l'ami de Dieu, et des anges, et des sauvés, décris-moi les éternelles saveurs du paradis.

— Vraiment tu t'appelles Salomé? Tu oses porter ce nom, celui d'une sainte femme, dit Jean.

— Quand j'ai entendu parler d'elle et de son nom, j'ai d'emblée voulu pour moi le même, et je me le suis donné sans que cela ne nuise à personne.

— Comme ta mère, tu salis tout ce que tu touches.

— Non. Le monde et le temps sont assez grands pour accueillir deux Salomé, je ne bouscule pas l'autre et la salis encore moins. Pourquoi la Salomé que tu as aimée n'aurait-elle pas une sœur, une amie, n'aurait-elle pas une émule, une élève, une égale?

— Elle ne t'a pas connue.

— N'y aura-t-il jamais qu'une seule sainte Salomé? Une inconnue n'a-t-elle aucune chance de devenir la seconde? Et pourquoi ne serait-ce pas moi? Es-tu impatient, quand il est question d'un bel avenir, de le rendre impossible? Je prierai Dieu et lui demanderai de me sanctifier.

— C'est Dieu qui appelle et propose. Tu ne seras pas sainte si Dieu ne le veut pas, dit Jean.

— D'où te vient cette nouvelle vocation? a demandé la princesse. Tout à l'heure tu te voyais amoureuse à Rome et te voilà sainte à présent.

— Mon désir est intact et je suis prête à beaucoup recevoir. Un amoureux, Rome, Dieu: les refuser serait les insulter, en même temps que je réduirais à presque rien ma propre vie.

— C'est seulement à ceux qui lui plaisent que Dieu donne beaucoup, dit Jean. Que fais-tu pour lui plaire?

— Mon amoureux et moi, nous formerons un couple saint dans une partie sainte de Rome, et Dieu nous bénira.

— Les saints sont exceptionnels et solitaires, dit la princesse.

— Nous nous aimerons à distance et formerons à distance un couple béni.

— Séparée de lui, tu serais comme une veuve, dit le roi. Tu es encore vierge et déjà tu te vois veuve. Tu ne voudrais donc pas d'un long mariage avec ton amoureux?"

Elle n'a pas répondu. Elle a fait quelques pas, en rond, en s'approchant un moment de Jean, mais ensuite lui a parlé sans venir près de lui.

Dis-moi, comment ferai-je, solitaire ou mariée, pour que ton Seigneur soit aussi le mien?

— Il faut croire, espérer, partager, dit-il. Une fille sans principes et sans ces bons penchants jamais ne serait sur les mêmes voies que le Seigneur.

— Ça me convient tout-à-fait. Je n'ai pas la moindre intention de mener une vie sans principes et sans bons penchants. J'aime donner.

— De temps en temps elle nous vole des choses qu'elle distribue, dit le roi. En général de petites choses, mais tout de même.

— Dieu a pardonné bien plus que de petits larcins, surtout à des enfants, dit Jean. Tu dois progresser cependant. Dieu sera sévère envers la fille qui n'aura pas réussi à faire d'elle-même une femme honnête et humble.

— Je suis capable de me faire toute petite, dit Salomé. Un jour un cheval indompté barrait un chemin creux. Personne n’osait passer près de lui, et encore moins le pousser. Deux ou trois hommes parlaient de l’écartier, ils en parlaient sans le toucher. Moi, me faisant toute petite, j’ai pu me faufiler entre ses jambes.

— C’était de la folie, dit le roi, le grand animal aurait pu te blesser ou te tuer.

— Tu n’es encore qu’une petite vantarde, dit Jean. Apprends à ne plus jamais te vanter de rien. Donne discrètement, et quand tu as été courageuse, ne le raconte pas. Si tu accomplis une bonne action en espérant une récompense ou des éloges, elle n’est plus une bonne action.

— Si je comprends bien, il faut à la fois espérer et ne pas espérer, dit-elle. Croire et ne rien demander, croire sans rien attendre.

— Le principal est l’amour, dit Jean. Es-tu capable d’aimer, Salomé? Toi qui rêves d’être une sainte. On ne devient pas sainte sans aimer.”

Avant qu’elle ait pu répondre, sa mère l’a fait à sa place: “Elle a aimé déjà. Au moins par intermittences. Je pense qu’elle a déjà par intermittences aimé ses parents.

— Es-tu capable d’amour souffrant? a demandé Jean à Salomé.

— Aimer, oui, je veux aimer, mais l’amour et la souffrance doivent-ils aller de pair? Pourquoi faut-il souffrir?

— Parce que la souffrance des uns porte secours aux autres. Parce qu’au bout de la souffrance il y a une découverte. Et surtout par amour et piété, pour imiter et remercier notre Seigneur. Son amour pour nous est sans limite, il souffrira sans limite pour nous sauver.

— Quelle découverte m’attend de l’autre côté de la souffrance? a demandé Salomé.

— La souffrance de chacun de nous a sa destination mystérieuse et j’ignore sur quoi débouchera la tienne.

— Pourvu qu’elle aboutisse à la sainteté! dit Salomé.

— La souffrance descend sur nous comme l’Esprit Saint. Aux uns la souffrance apporte quelque chose, aux autres rien, comme l’Esprit Saint sauve les uns et ne peut rien pour les autres.

— Est-il déjà descendu sur moi?

— Dieu est juste et n’abandonne personne. Tu as reçu son Amour et son Esprit.

— Tu es sûr? Je n’ai rien senti. Peut-être ne m’a-t-il pas appelée. Mais pourquoi voudrait-il me négliger et me décourager plutôt que de venir vers moi?

— Satan, qui se tient encore près de toi, t’empêche d’accueillir l’Esprit Saint.

— Je n’ai pas senti non plus la présence de Satan.

— C’est sa force. Il opère sans même montrer qu’il est là pour le faire.

— Le Seigneur qui terrasse ou transforme, pourquoi veut-il attendre mille ans avant de terrasser ou transformer Satan?

— Chacun de nous, à chaque génération, doit avoir le temps de montrer sa nature, bonne ou mauvaise, résistant ou non aux tentations de Satan. Sans cette épreuve, comment pourrions-nous être jugés?

— J’ai confiance, dit Salomé. Je sais qu’avec ma petite lumière je suis du bon côté. J’ai parfois une lumière au fond des yeux, n’est-ce pas un début de sainteté?

— Tu te prends comme autrefois pour un chat, dit sa mère. Quand tu étais petite, tu croyais qu’il y avait de la lumière au fond des yeux des chats.

— La lumière vient du soleil et non de tes yeux, dit le roi.

— Tu te trompes ou tu mens, dit Jean à Salomé. Tu méconnaiss tes ancêtres et le mal qu’ils t’ont transmis. Les lumières sont encore à venir. A cause de tes ancêtres, tu es née avec une âme pleine de ténèbres et tu es encore très égarée.

— Dieu me pardonnera mes ancêtres, dit-elle.

— Ne seront pardonnés que ceux qui vivent dans la crainte de Dieu. Tu ne verras clair que quand tu craindras Dieu.

— J’aimerais bien n’avoir peur que de Dieu” dit la princesse. Jean ne l’a pas entendue, ou ne désirait pas lui répondre.

“Jean, j’aimerais comprendre, dit Salomé. Si je dois être guidée, je ne comprends pas pourquoi aucune voix ne vient me parler.

— Dieu ne vient guider que ceux qui le méritent, dit Jean.

— Qu’ai-je fait pour mériter qu’il ne me parle pas?

— Si tu veux sortir des ténèbres, écarte-toi de ta mère et surtout ne lui ressemble pas. Aucune sainte parole n’est attirée par une assemblée corrompue et ne vient l’éclairer.”

Soudain la princesse a déclaré: “Lemec a engendré Noé. Noé a engendré Sem, Cham et Japhet.

— Que font ces personnages dans ta bouche? a demandé Jean.

— Amram et Yokèbed ont engendré Aaron, Moïse et Miryam, dit-elle.

— Ces noms font partie du Livre Saint et ton énumération les profane, dit Jean.

— De quoi ma bouche est-elle coupable? Veux-tu d’autres noms d’enfants, d’autres noms de parents? Rahab a engendré Booz, Booz a engendré Jobed. Galaad a engendré Jephté. Jephté a engendré une fille. Tu vois, je peux moi aussi nommer des ancêtres, et sans la moindre malveillance. Toi, tu récites des généalogies fantaisistes avec désinvolture, et tu t’en sers pour terroriser des innocents.

— Tu as eu de coupables désirs incestueux, dit Jean.

— Prophète, j’ai quelque chose à te demander, dit le consul. Vous autres, prophètes, vous êtes trop prévisibles. Nous savions que tu allais te fâcher. Nous savons aussi que maudire, condamner, décrire avec plus ou moins de complaisance des malheurs personnels ou collectifs, n’est qu’une des étapes de la mission d’un prophète. Il veut partager aussi des visions grandioses. Ou même il stimule une armée tout entière et conquiert un territoire. Tes prédécesseurs ont attribué un pays à des exilés qui n’en avaient pas. Toi et tes amis, vous lancez un message qu’aucune frontière ne doit arrêter. Il s’adresse aux auditeurs de toutes nations et de toutes croyances. La bonne nouvelle est pour tous. Arrivons- y. Au lieu de fouiller dans les secrets d’une femme, au lieu de chercher les petites ou grandes fautes au sein de telle ou telle famille, parle-nous de tous ces pays bientôt sauvés.

— Tous toujours et partout seront comblés! L'épanouissement universel! Rien que ça! Quel charlatan! dit le roi. Pour impressionner et attirer, il ne recule devant aucun moyen. Il parle comme si l'absolu, le divin, la perfection éternelle étaient en sa possession, et de plus il aurait très prochainement le pouvoir et la bonté de nous en faire jouir. Dieu pour tous, et la résurrection pour tous, grâce à lui!

— Pas grâce à moi, non. Grâce à mon Seigneur, dit Jean.

— Pourquoi l'appelles-tu tantôt mon Seigneur et tantôt mon Roi? lui a demandé Salomé.

— Jésus est mon Seigneur et n'est pas encore roi. D'abord il doit prêcher, être incompris, souffrir, mourir. Longtemps presque chaque soir il se couchera incompris. Première et légère souffrance avant de subir bien pire, avant de subir les plus cruelles. Être abandonné, être détruit. Ses amis l'abandonneront et ses ennemis le détruiront. L'injustice et la férocité iront jusqu'à l'atroce persécution. Il se trouvera des hommes pour vouloir son supplice et l'obtenir, et les exécutants ne manqueront pas pour y procéder.

— Mais un ange viendra les mettre en déroute avant qu'ils aient frappé, dit Salomé.

— Non, rien ne lui sera épargné. Pas un moment ni un degré de son épreuve ne sera supprimé ou ménagé. Il accomplira sa mission sans faiblir et sans appeler personne au secours. Notre Seigneur Supplicié Sauveur nous aime sans limite et souffrira pour nous sans limite.

— Pourquoi tant de détresse? N'y a-t-il nulle part dans l'univers de puissance bienveillante? a demandé Salomé.

— Tu l'affirmes imprudemment, dit Jean. Tu ne sais rien ou presque rien. Tu connaîtras peu de choses tant que ne sera pas venu le jour de la Révélation.

— En attendant pouvons-nous espérer tout au plus quelques ponctuelles et précieuses bienveillances?

— Essaie au moins d'être toi-même l'une d'elles, dit Jean. Ne refuse pas d'essayer. Ce que ton amour peut donner, même si c'est peu, est indispensable. Si nous cessions d'essayer d'aimer, le monde serait un désolant désert.

— Prophète, parle-nous des moments de détente et de tendresse de ton seigneur, dit le consul. Que dit-il quand il se penche avec tendresse sur les enfants, les jeux, les fleurs, les fraises, les parfums?

— Les fraises? dit Jean, comme s'il n'en avait jamais vu ou préférerait les éviter.

— Jean, tu m'as mis Dieu dans l'esprit comme on met l'eau à la bouche, dit Salomé.

— Vous êtes frivoles, dit Jean. Au lieu de l'adorer, vous parlez de Dieu comme d'une saveur ou comme d'une boisson.

— S'il est la saveur éternelle, lui attribuer cette qualité en même temps que toutes les autres, ce n'est pas l'offenser, dit-elle.

— Jean, ne sois pas sévère avec ma fille, dit le roi. Elle aime danser, et volontiers dansera devant toi si tu veux. Peut-être même la danse du roi David. Toi tu aimes parler, et certainement tu es un excellent conteur. Qui ne connaît pas que des histoires sinistres. Imagine que tu as une fille, et que tu l'aimes. Que lui raconterais-tu?

— Ma mission n'est pas de divertir des gens qui ne pensent qu'à leur plaisir, dit Jean. Que sont le luxe et la beauté, les fêtes et les rires, si votre âme souffre et se sait condamnée?

— Qui sera condamné? Pour quelle faute? Et condamné à quoi? a demandé la princesse.

— Votre fille n'est plus une enfant, dit Jean. Peut-être n'est-elle pas encore damnable, mais quel avenir lui préparez-vous? Elle passera des jeux insipides et des fêtes médiocres au scepticisme et au laisser-aller. Bientôt elle n'aura plus aucune raison de résister aux vices qui voudront l'ensorceler.

— Quels vices? Où ça? Ne l'écoute pas, Salomé, dit le roi. Dis-lui que jamais nous ne t'avons poussée à mal agir. Où sont les parents qu'il n'accuserait pas d'être pervers?

— Dans vos âmes il y a les vols, les meurtres, la débauche, rien n'y manque pour mériter l'enfer, dit Jean.

— C'est cela que tu cherches et trouves dans mon âme et dans celle de ma fille? dit la princesse.

— Oui, voyant ce qui vous entoure, je vois ce qui est en vous. Le mal qui vous entoure est sorti de vos pensées. Vos descendants ne penseront pas mieux, n'agiront pas mieux, et les châtiments sont inévitables. Parce que ce monde où les ignominies partout se répandent lui répugne, Dieu va devoir frapper. Seules quelques générations se succéderont encore, avant que le monde déjà finisse. Dieu ne sera pas tolérant longtemps. La chaleur de sa colère fera bouillir les océans. La lune et les fleuves se transformeront en coulées de sang. Le déluge, le feu et le sang se répandront ensemble. L'eau aura perdu la qualité d'éteindre. Les prairies fertiles ne seront pas moins en flammes que les déserts, les oiseaux pas moins en flammes que les arbres. Les palais et les temples ne seront plus que des braises. Ni le sommet d'une montagne ni le fond d'une grotte ne seront des refuges. A la légitime fureur de Dieu personne n'échappera."

Cette déclaration a été suivie d'un silence. Pas très long. Salomé a demandé: "Les animaux seront-ils pris dans cette fournaise eux aussi? Pour être punis de quels péchés?"

— Seuls les serpents sont des démons que de grandes souffrances puniront, dit Jean. Un miracle bienveillant rendra les autres animaux insensibles.

— Je prierai pour que surviennent des miracles, dit Salomé, et d'avance, avec des statuettes, je les remercierai d'exister.

— Quelles statuettes? dit le roi. Ne te remets pas à voler.

— Des ex-voto à déposer dans ma chambre ainsi qu'au bord de quelques chemins.

— Pour remercier de quoi? dit la princesse. De la multiplication des malheurs? Que t'apporte cet homme dont le principal amour est l'amour du désastre?

— Aujourd'hui nous n'arriverons à rien avec lui. Remettez-le dans son trou, dit le roi aux gardiens.

— Comment pouvez-vous laisser en vie celui qui veut que le monde finisse et finisse dans les pires souffrances? dit la princesse.

— Ne lui faites aucun mal" dit Salomé.

Les gardiens s'étaient rapprochés de Jean, mais voyant que le dialogue avec lui continuait, ont seulement posé les mains sur lui.

“Ne rejetez pas celui qui pourrait faire de nous des saints, dit Salomé. Nous y perdrons tellement.

— Que feront quelques saints au milieu d'un monde à feu et à sang? Comment peux-tu être attirée, Salomé, par quelqu'un qui veut que tout finisse par un déferlement de monstruosité?

— Ce qui d'abord semblera la fin de tout ce qui respire ensuite éblouira, dit Jean. Ces quelques jours de monstruosité se révéleront comme le plus beau des événements, puisqu'après elles, commencera l'infini bonheur des meilleurs d'entre nous. Les ressuscités seront triés. Dieu saura où placer les-uns et les autres, les sauvés modestes et les saints admirables, les damnés médiocres et les damnés horribles. Il n'y aura plus d'erreurs ni d'impostures, chacun sera à sa juste place, ce qui jamais encore n'est arrivé. Mon espérance sera comblée, et pas seulement la mienne. Tous ceux qui auront cru, espéré, montré l'exemple, se réuniront, et ce sera la première réunion d'une telle splendeur.

— Au milieu de tout ça ma petite lumière aura sa place, dit Salomé. Ma lumière, bien que toute petite, est à l'image de celle de Dieu, et ces deux lumières sont faites pour s'appeler et s'aimer, et Dieu me rendra sanctifiable.

— Qu'est-ce que tu veux dire? lui a demandé sa mère.

— Dieu rayonnera vers moi et je rayonnerai vers lui.

— Calme-toi, Salomé, sinon cette conversation finira par te rendre un peu folle, dit le roi. Il y a ici quelqu'un qui te trouble, et tu l'as trop écouté.

— Rendre un peu fou n'est pas assassiner, dit le consul.

— Emmenez cet oiseau de malheur, dit le roi aux gardiens.

— Non, non, attendez. Jean, réponds à une autre question, dit Salomé.

— Ne t'approche pas de lui, arrête, lui dit le roi.

— J'ai perdu quelque chose que lui seul peut me rendre, dit-elle.

— Qu'as-tu déjà perdu qui comptait? Tu es trop jeune pour avoir déjà l'expérience d'une perte importante, dit la princesse.

— Je ne veux parler qu'à lui de ce qui me manque. Vous vous moqueriez de moi.

— Ne fais jamais de confiance à des charlatans, ce serait leur donner un moyen de plus de te manipuler, dit le roi.

— Lui seul a la solution, dit Salomé.

— La solution de quoi? a demandé le roi.

— Je ne sais plus. Vous m'embrouillez l'esprit, je voyais quelque chose mais mon inspiration s'est envolée.”

Les deux gardiens tenaient Jean par les bras, mais ne l'emmenaient pas. Rien dans son attitude ne montrait qu'il ne serait pas assez docile pour d'un moment à l'autre s'éloigner de ses interlocuteurs sans y être forcé.

“Je veux lui parler parce que je veux beaucoup plus” dit Salomé.

Elle s'approchait de Jean.

“Je t’interdis de l’approcher” dit le roi.

Elle était assez près déjà de Jean quand elle s’est arrêtée.

“Une vie agréable, c’est bien, mais je veux beaucoup plus, dit-elle. Entre l’amour fou du croyant et les fraises de l’athée, je préfère l’amour fou.”

Elle s’est tue et de même les autres sont restés muets un moment. Ensuite elle a dit: “Jean, tu dois m’en dire plus. Dis-moi comment il faut faire pour adorer.”

Après ce mot, il y a eu un silence à nouveau. Que la princesse a interrompu en disant au roi: “Dis-quelque chose.”

— Salomé, tu es fatiguée, dit le roi. Tu es trop fatiguée ce soir pour adorer. Pour quoi que ce soit, tu es trop fatiguée.

— Laissez-la m’écouter, dit Jean. Tenir les enfants loin de l’essentiel est une faute grave.

— Je veux aimer Dieu follement, dit Salomé. Je veux être aimée de lui follement.”

De nouveau le roi cherchait quelque chose à lui dire, et presque aussitôt lui disait: “Va dans ta chambre, va te reposer.”

— Tu me traites comme si j’étais ta prisonnière moi aussi.

— Ta chambre, ta belle chambre d’été, n’est pas une prison.

— Tu me feras surveiller, de peur que je m’échappe.

— Ce n’est arrivé qu’une seule fois, quand tu voulais fuguer.

— Aucun veilleur de nuit ne m’empêchera de sortir, et le jour, je serai plus libre encore.

— Ne nous menace de rien, dit le roi. Pour le moment tes pensées sont confuses mais ton amour pour ta mère l’emportera. Et dès que tu seras capable de voyager, je t’offrirai un séjour à Rome. Dans l’état où tu es, ce n’est pas le moment. Tu ne ferais pas un voyage instructif ou divertissant, tu ne vivrais que du désarroi prolongé.”

Les deux gardiens semblaient l’un hésitant, l’autre impatient.

D’un geste, le roi a insisté pour que Jean soit emmené.

“Jean, ne pars pas, et pardonne ma mère, si elle n’est pas tout-à-fait innocente, dit Salomé.

— Dieu seul peut pardonner, dit Jean.

— Jean, tu reviendras. Oublie ma mère ou obtiens son pardon. Tu reviendras pour moi et aussi avec pour ma mère la bonne nouvelle de son pardon.

— Ne dis pas à Dieu ce qu’il doit faire et ce qu’il doit pardonner. dit Jean. Ne prétends pas juger toi-même ce que Dieu jugera. Te mettre de cette manière à sa place est une insolence et même un blasphème.

— Qu’est-ce qu’un blasphème? a demandé Salomé.

— C’est injurier Dieu, dit la princesse. Encore une accusation absurde. As-tu entendu tes parents parler mal de Dieu? Et toi-même jamais tu ne l’as fait non plus.

Les gardiens tenaient Jean et plus ou moins le tiraient, il résistait sans peine à leurs efforts modérés, et c’est lentement qu’il s’éloignait.

“Ne reviens pas si c’est pour nous maudire encore, lui a crié le roi.

— Qui se sentira sauvé si sa mère ne l’est pas? dit Salomé

— Un prophète qui veut la douleur d'une mère est un faux prophète" dit le roi.

Le soir se faisait plus sombre et des serviteurs allumaient des torches.

Salomé s'est retirée.

Avant de s'en aller, le consul a donné son nouvel avis, au sujet de Jean. Il recommandait au roi de prolonger la détention du prophète. Le libérer tout de suite serait une erreur. Quelques esprits devaient encore changer. Il dit aussi: "Déplacez-le. Enfermez-le plus loin, si la distance d'un exil peut rassurer la princesse. Offrez-lui cet éloignement. Un cadeau qui la rassure serait un beau cadeau.

— Je le veux absent pour toujours, dit la princesse. Je le veux absent sans retour."

Il faisait très sombre dehors quand le consul est parti.

La princesse et le roi se sont retrouvés en tête-à-tête.

"A quoi penses-tu? dit-elle.

— A rien, presque rien, un détail.

— Dis-le moi quand même.

— Tu as commis une petite maladresse, tu nous as donné du homard.

— Notre invité n'était ni juif ni Syrien, notre repas ne comportait pour lui rien d'impur.

— A Rome, le homard nourrit un esclave, éventuellement. Les maîtres n'en mangent pas.

— Mais c'est en effet sans importance, dit-elle. Pense à Judith. Ai-je assez parlé d'elle?

— A qui? A Salomé? Laisse-là tranquille avec ces vieilles histoires, elle est trop jeune pour s'y intéresser, dit-il.

— De bons exemples anciens restent de bons exemples.

— Combien de fois veux-tu les raconter?

— C'est à toi que j'en parle. Quelqu'un doit trancher. Comment peux-tu laisser en vie un homme dont le monde entier pourrait être la victime? Et tu n'auras même pas à toucher un couteau. Il suffira de donner un ordre.

— Tu exagères l'importance de cette affaire, dit le roi.

— Pour moi, pour Salomé, pour la terre entière, tu dois décider. Ou ne sommes-nous pas des enjeux suffisants? Il nous a presque pris Salomé. Il nous la prendra, si tu n'agis pas.

— Voyons ça demain, dit-il. Il y a trop de choses dans ma tête ce soir. Je me sens même envahi."

Il a vu que dans l'une des deux cruches sur la table il restait un peu de vin, qu'il a versé dans sa coupe.

II

Le consul est dans son jardin avec un ami de passage. Il se souvient d'un poème qui avait pour titre *Jours heureux à Mantoue*. D'un auteur dont il oublie le nom. Un imitateur de Virgile. Depuis trop longtemps il n'a plus lu de poésie ni assisté à une pièce de théâtre.

A retrouver le nom de ce poète, non, son ami ne peut l'aider.

Ils parlent de Tarquinia, de Rome, de la vie d'artiste. Cet ami est sculpteur. Il est né à Tarquinia et de temps en temps y retourne. Il vit et travaille à Rome.

Ils sont interrompus par un garçon qui présente au consul une corbeille de fruits. Le consul la regarde un instant, puis la dépose sur le muret bordant une partie du jardin.

"Vous n'avez pas vu le message" dit le garçon.

Un message a été glissé sous les fruits. Le consul le prend et lit les mots: "J'ai obtenu la tête de l'imprécateur."

"Est-ce la lettre d'une amoureuse? demande l'ami. Ou simplement un remerciement pour un service rendu? Ou quelque chose de problématique?"

— C'est sans amour et sans mystère, répond-il. Je sais qui a fait quoi."

Ce n'est pas tout-à-fait vrai. Quelle femme et quel homme sont à l'origine de quoi? La princesse a réussi à s'offrir à elle-même la mort d'un homme. Le roi est coupable d'avoir cédé. L'accusé probablement s'est mal défendu. Et la petite danseuse? La nouvelle génération est-elle complice déjà de ses parents? Comment demain parlerons-nous d'eux? Leurs déclarations et leurs actes, qui les racontera, et comment, plus tard?

Tour à tour au soleil et à l'ombre, le garçon qui vient d'apporter la nouvelle s'en va le long d'une rangée d'oliviers, et puis peu à peu disparaît sur l'un des chemins qui s'éloignent de la villa.